

JEAN-BAPTISTE TRUDEAU

Voyage sur le Haut-Missouri

1794-1796



COLLECTION
V

Extrait de la publication

Voyage sur le Haut-Missouri

1794-1796



Esquisse exécutée par George Caleb Bingham.

Jean-Baptiste Trudeau

Voyage
sur le Haut-Missouri

1794-1796

Texte établi et annoté
par Fernand Grenier et Nilma Saint-Gelais



SEPTENTRION

COLLECTION



Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour nos activités d'édition.

Illustration de la couverture: Cinquante ans après le voyage de Trudeau, le Missouri est devenu, aux yeux du peintre George Caleb Bingham, une rivière toujours fréquentée par des Canadiens en quête de fourrures.

Le titre de la toile est d'abord *French Trapper and his Half-Breed Son*. Pour l'artiste, les Indiens sont en voie de disparition. Ils survivent par le métissage. Les agents de Bingham présentent le tableau comme un hommage au Missouri. Le canot lui-même est un « petit missouri » que le rameur dirige, avec calme et assurance, à travers les innombrables embarras de la rivière.

Le ballot de fourrures témoigne des ressources de la région et le jeune garçon peut exhiber fièrement le canard qu'il vient d'abattre. Le père et le fils portent de belles chemises rayées et le père arbore sa légendaire tuque et son éternelle pipe.

À l'avant, se découpe la silhouette d'un animal. À première vue, on pense à un chat. Un autre tableau de Bingham fournit la réponse. Il s'agit d'un ourson, animal qui aurait été jadis l'emblème du Missouri. Le tableau fut vendu sous le nom *Fur Traders descending the Missouri* (1845). Il appartient aujourd'hui à la collection du Metropolitan Museum of Art. En 4^e couverture et en page faux-titre, des esquisses préparées par Bingham.

Direction éditoriale: Denis Vaugois

Transcription: Fernand Grenier et Nilma Saint-Gelais

Annotations: Fernand Grenier

Mise en pages et maquette de la couverture: Folio infographie

Révision: France Brûlé

Préparation de l'index: Sophie Imbeault

Le contenu du cédérom joint au livre a été préparé par Fernand Grenier et Nilma Saint-Gelais

Si vous désirez être tenu au courant des publications
des ÉDITIONS DU SEPTENTRION
vous pouvez nous écrire au
1300, av. Maguire, Québec (Sillery) g1t 1z3
ou par télécopieur (418) 527-4978
ou consulter notre catalogue sur Internet:
www.septentrion.qc.ca

© Les éditions du Septentrion

1300, av. Maguire

Québec (Sillery)

G1T 1Z3

Diffusion au Canada:

Diffusion Dimedia

539, boul. Lebeau

Saint-Laurent (Québec)

H4N 1S2

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives
nationales du Québec, 2006

Reliure caisse : ISBN 2-89448-467-4

Reliure souple : ISBN 2-89448-486-0

Distribution du Nouveau Monde

30, rue Gay-Lussac

75005 Paris

Préface

« **P**ERSONNE N'Y A AUTANT DROIT QUE VOUS-MÊME* », écrit le général Amherst à William Johnson en lui faisant parvenir, en avril 1761, une médaille en or pour souligner sa contribution à la fin de cette terrible *French and Indian War* déclenchée en 1754 et qui, en fait, durait depuis plus d'un siècle.

Surintendant des Affaires indiennes des Colonies anglaises, William Johnson, lui-même marié à une indienne aussi jolie que perspicace, Molly Brant, avait compris que la force des Français tenait à leur exceptionnel réseau d'alliances. La capitulation de Montréal, en septembre 1760, est suivie d'une conférence à Caughnawaga, les 15 et 16 septembre, où les Huit Nations de la vallée du Saint-Laurent renouvellent alliance, paix et amitié entre elles-mêmes d'abord et, dans la même foulée, avec les Six Nations de l'Iroquoisie (Vaugeois, 1995 : 214).

Dans son rapport aux autorités, Johnson ne manque pas de souligner tous les efforts faits pour convaincre certains Indiens de s'allier aux Anglais ou tout au moins de rester neutres. De son côté, le premier ministre britannique William Pitt avait réussi son blocus atlantique, limitant ainsi les renforts de troupes et de munitions ou tout simplement l'arrivée des présents si importants pour le succès de la diplomatie franco-indienne.

Johnson et Pitt sont les deux grands vainqueurs de la *French and Indian War*, la Guerre de Sept Ans des Européens, la guerre de la Conquête pour les Canadiens. En 1760, quel sort attend la Nouvelle-

* « No one has so good a right to it as yourself. »

France? Pitt serait prêt à la rendre à la France et à conserver plutôt les îles à sucre (Vaugeois, 1992 : 15 et 104). Choiseul, le ministre français, pense comme Pitt : le départ des Français au nord des Treize Colonies constitue un danger potentiel pour la Grande-Bretagne. L'avenir leur donne raison à tous deux. Le temps de le dire, les colonies anglo-américaines s'engagent dans un processus d'indépendance.

Avant de quitter le continent, les Français cèdent secrètement aux Espagnols le bassin ouest du Mississippi. Au moment de la rédaction du traité de Paris, les négociateurs anglais n'y voient que du feu. Ils ignorent le traité conclu à Fontainebleau, le 17 novembre 1762, lequel constituait une façon de protéger les colonies espagnoles du Sud en créant un rempart entre elles et les colonies anglaises.

L'importance du Mississippi n'échappe pas aux Français qui l'ont exploré, marché et cartographié inlassablement depuis un siècle. Puisque ce fleuve géant servira à délimiter les possessions britanniques et les nouveaux territoires espagnols, ils font bifurquer à gauche la fameuse frontière tracée au centre du Mississippi. Avant d'atteindre le golfe du Mexique, elle passera, précise l'article 7 du traité de Paris, par la rivière d'Iberville, les lacs Maurepas et Pontchartrain, de telle sorte que La Nouvelle-Orléans, même située sur la rive gauche du Mississippi, reste tout de même politiquement rattachée au bassin ouest.

Au moment de leur indépendance, tout juste vingt ans après la fin de la Nouvelle-France, les États-Unis obtiennent le contrôle de cet immense territoire situé entre les Appalaches et le Mississippi. L'Indiana, le Kentucky et le Tennessee s'y développent. Très tôt, les Américains réalisent avec rage que le passage au sud du Mississippi est sous contrôle étranger. Jefferson réclame la propriété de La Nouvelle-Orléans auprès des Espagnols d'abord puis des Français qui viennent de se faire rétrocéder cette partie de la Louisiane. Napoléon cède. L'histoire du monde bascule. Les États-Unis doublent, d'un trait de plume, leur territoire et se mettent en position pour prendre le contrôle de la majeure partie du continent nord-américain. Ils se disaient déjà « Américains », leur pays devient « America ». « L'Amérique » comme le disent de manière un peu insouciantes les Français.

Avec le traité de Paris du 10 février 1763, les frontières politiques du continent sont bouleversées mais non la géographie physique. On peut toujours atteindre le cœur de l'Amérique du Nord à partir du

bassin hydrographique de la baie d'Hudson, du Saint-Laurent ou du Mississippi. Les distances sont énormes, mais les Canadiens les franchissent allègrement. La conquête britannique n'y change rien. Avec 1763, écrivait jadis l'historien Guy Frégault, il n'y a plus de Canada, il reste des Canadiens. Ceux-ci se mettent au service des grandes compagnies de fourrures. Ils marchent sur les traces de Nicolas Perrot, de Pierre-Esprit Radisson, des La Vérendrye. Ils se font voyageurs, continuent de cohabiter avec les Indiens, se métissent, parfois s'indianisent.

Ils seront de toutes les grandes expéditions de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle. Ils sont au côté d'Alexander Mackenzie, de David Thompson, aussi de John James Audubon, de David Thompson (Vaugeois, 2002 : 155-185). Ils se nomment Landry, Doucet, Courtois, Beauchamp, Boisseau, Gilbert, Perrault, Meunier, Boisverd, Clément, Boulard, Provost, Chatillon, etc.

Sur les traces d'abord de Viénard de Bourgmont et des frères Mallet, ils ouvriront le Missouri à la traite des fourrures. Venu par le Nord, via les rivières Assiniboine et Souris, ou à partir de Saint-Louis. Aussi étonnant que cela puisse paraître, les uns et les autres se retrouvent face à face au pays des Mandans et des Hidatsas dès les années 1790. Dans leurs journaux de voyage, François-Antoine Larocque et Jean-Baptiste Trudeau le racontent chacun à leur manière. Le premier a vu son journal rapidement édité et même traduit, tandis que le second a été largement cité, partiellement édité et traduit, parfois plus ou moins plagié, entre autres par l'étonnant et merveilleux cartographe du Mississippi, Victor Collot, parfois par un sympathique voyageur nommé François-Marie Perrin du Lac.

Larocque a étudié au Collège de Montréal, Trudeau au Séminaire de Québec. Tous deux sont raisonnablement instruits. Contrairement à ce que suggère l'histoire officielle, les Canadiens ne se laissent pas enfermer dans les frontières de la nouvelle colonie britannique, la *Province of Quebec*, créée en 1763. On peut même se demander si les éléments les plus dynamiques de cette petite société de vaincus ne sont pas les plus portés à partir. La Compagnie du Nord-Ouest, pour une, leur en donne l'occasion. Il faut aussi compter sur les Canadiens qui habitaient déjà en dehors des limites de la *Province of Quebec* de 1763 et même de celle de 1774. Plusieurs étaient en effet établis le long de

l'Ohio, de la Ouabache, du Mississippi. Ces derniers eurent tendance à gagner la rive ouest du grand fleuve où ils fondèrent Saint-Louis, Sainte-Geneviève ou Cap-Girardeau.

Ainsi, Saint-Louis, petite ville située à l'embouchure du Missouri, donc du côté ouest du Mississippi, sera érigée officiellement en territoire espagnol, mais peuplée de francophones en provenance de Cahokia, (Sulpiciens, 1699), de Kaskaskia (Jésuites, 1700), de Vincennes, du pays des Illinois, d'aussi loin que de la vallée du Saint-Laurent, et aussi du sud, principalement de La Nouvelle-Orléans ou carrément de Français, fuyant souvent une sanguinaire Révolution. Bref, Saint-Louis, une ville espagnole ainsi nommée en l'honneur de Louis IX, est au tournant du XIX^e siècle, à la veille de passer sous giron américain.

L'expédition de Jean-Baptiste Trudeau (1794-1796)

Au début des années 1790, les autorités espagnoles souhaitent régler la traite sur le Missouri. Des marchands de Saint-Louis s'organisent, fondent une compagnie, obtiennent un monopole de dix ans. Ils enverront trois expéditions successives : Jean-Baptiste Trudeau (1794), un certain L'Écuyer (juin 1795), James Mackay (août 1795). Leur mandat est d'explorer la région, d'identifier les nations, de vérifier leur intérêt pour le commerce, de trouver des façons de contrer les traiteurs britanniques qui viennent du nord et, pourquoi pas, d'atteindre les sources du Missouri de façon à rejoindre le Pacifique pour limiter le rayonnement des Russes.

Trudeau, pour sa part, quitte Saint-Louis le 7 juin 1794 avec huit hommes et un important chargement de marchandises de traites et de présents. Il revient deux ans plus tard, presque jour pour jour. Sur le plan commercial, son expédition est un échec. Les quelques envois de fourrures qu'il a pu acheminer au cours de ces deux ans sont bien loin de compenser pour les frais encourus. Mais il a beaucoup vu, beaucoup noté. Ses observations seront jugées assez importantes pour que Jefferson en remette des extraits à Lewis avant son départ pour la recherche d'un passage vers le Pacifique via le Missouri et le Columbia.

Trudeau passera son premier hiver chez les Omahas. En fait, il s'est rendu de peine et de misère chez les Aricaras mais ceux-ci ont quitté leur emplacement habituel. Il revient sur ses pas et construit une cabane d'hivernement un peu au sud du Grand Détour. Il en aura long à

raconter sur les Sioux Tetons et leur hostilité, aussi sur les chefs omahas Gros Lapin et Toangarest. Au printemps de 1795, il se met de nouveau en route pour le pays des Mandans, but ultime de sa mission. Cette fois, il réussit à contourner les Tétons et arrive chez les Aricaras en mai. Il s'installe dans l'attente d'un envoi prévu en provenance de Saint-Louis. Pour faire patienter les Mandans, il se fait annoncer par des lettres expédiées aux traiteurs Jussaume et Ménard qui vivent parmi eux. Par la même occasion, il exhorte ces deux traiteurs à joindre les rangs des marchands de Saint-Louis, donc à désertre le côté britannique pour passer dans le clan espagnol.

Ne le voyant pas arriver, Ménard se rend à sa rencontre pour lui dire la déception des Mandans. Faute de marchandises qui n'arrivent pas, Trudeau tue le temps chez les Aricaras et hiverne finalement chez eux. Au printemps, toujours démuné, sans marchandises, il décide de rentrer. En route, il s'arrête chez les Omahas où il croise Mackay qui vient à son aide. L'expédition de L'Écuyer, pour sa part, a déjà tourné court. Trudeau a presque tout perdu, sauf la vie et son journal. Il est bien conscient que celui-ci est incomplet. Parfois il manquait de temps pour noter, parfois il devait le faire de nuit pour ne pas inquiéter les Indiens qui voyaient dans l'écriture une forme de sorcellerie. Frappés, pour ne pas dire dévastés, par des épidémies récentes, les Indiens étaient en effet extrêmement méfiants. « La nation des Ricaras, souligne entre autres Trudeau, était très nombreuse dans l'ancien temps. » « À trois reprises, la petite vérole s'est répandue. » « Il n'a réchappé, ajoute Trudeau, que quelques familles de chacun de ces différents villages qui, s'étant réunis, ont formé les deux villages qui habitent ici distant d'environ une demie lieue l'un de l'autre, situés sur le même territoire de leurs ancêtres. [...] Cette nation si nombreuse autrefois, et qui selon leur rapport pouvait mettre sur pied au moins quatre mille guerriers, est réduite à environ cinq cents hommes. »

Le cas des Aricaras n'est pas unique. Les maladies amenées par les Européens rôdent. « Peuple rempli de mauvais préjugés, écrit Trudeau à propos des Yanktons, attribuant ordinairement les accidents funestes qui leur arrivent, les maladies, les mortalités, aux marchandises ou aux nourritures qu'ils reçoivent des nations policées. »

Au début de son voyage, malgré sa longue expérience avec les Indiens, Trudeau se montre sévère et soupçonneux à leur endroit. Peu

à peu, ses propos deviennent plus mesurés. « On ne peut disconvenir, admet-il, que tous les peuples sauvages ne se ressemblent pas ; il y en a d'un naturel plus doux, plus poli et plus humain les uns que les autres. »

Ce qu'il entend, ce qu'il voit, ce qu'il observe, c'est la mauvaise influence des Blancs. « Les nations policées [...], en les fréquentant, leur communiquent leurs vices et leurs défauts ; vérité d'autant plus incontestable que les nations sauvages qui n'ont point ou peu eu de fréquentations avec nous sont plus polies, plus douces, plus sincères, plus humanisés, que celles que nous fréquentons habituellement. »

De toute évidence, Trudeau aime les Indiens ; ils jugent sévèrement les siens capables « d'œuvres viles et méprisables [...] pour l'argent, pour accumuler leurs richesses et assouvir leurs ambitions ». Où sont les vrais Sauvages, les vrais Barbares, se demande-t-il. Tout n'est pas parfait pour autant dans leur mode vie. Ainsi leur liberté sexuelle le choque particulièrement. « Les filles et les jeunes femmes qui semblent être un bien commun parmi eux vivent en pleine liberté, sont dissolues et si débauchées que, selon le rapport de ceux qui les ont cultivées, il n'y en a pas une seule dont la sagesse soit à l'épreuve d'un peu de vermillon ou de quelques branches de rassade bleue. »

Mais les Blancs ne sont pas mieux. On voit, raconte-t-il, « communément nos jeunes Canadiens ou Créoles qui viennent ici, courir à toute bride, comme des chevaux échappés, dans les champs de Vénus d'où ils sortent rarement sans être munis des maux qui y sont irréparablement attachés. Car la grosse vérole [syphilis] est plus ordinaire ici que la petite [variole] ne l'est dans les pays septentrionaux du Canada. Les Sauvages s'en guérissent facilement : on m'en a montré qui, il y a six mois, tombaient en pourriture et qui sont parfaitement guéris ».

Faut-il en déduire que les Indiens savaient se guérir de cette syphilis qu'ils transmettaient allègrement aux Européens depuis les tout premiers contacts des hommes de Colomb avec les populations des îles. Sans doute avaient-ils leurs petits secrets pour s'en soulager mais tout porte à croire qu'ils avaient plus ou moins apprivoisé cette maladie et développé une forme de résistance à ses méfaits. Les Européens connaissaient aussi la syphilis mais sous une forme différente. Pour les historiens, la syphilis deviendra en quelque sorte la « vengeance » de l'Indien.

Du *Journal* à la *Description*

Le *Journal* de Trudeau est d'une grande richesse, mais il a les défauts inhérents à sa nature même. Son auteur en est bien conscient. Même s'il n'a rien d'un « académicien », il organise ses souvenirs et ses observations dans un second texte qu'il intitule *Description* pour lequel il demande à ses lecteurs leur indulgence pour « le manque des belles expressions et des termes recherchés ».

Élan bien naturel de modestie, cette mise en garde ne doit pas tromper. La langue du « pauvre voyageur », tel qu'il se qualifie lui-même, est claire, souvent évocatrice et par moment fort courageuse. Les fautes de grammaire et les erreurs d'orthographe sont innombrables, mais sont-elles bien de lui ? De toute façon, le lecteur s'y habitue ou s'y résigne et se concentre plutôt sur le fond. Il apprécie la franchise du propos. Ainsi, il n'était certes pas facile pour Trudeau de plaider pour la liberté de commerce, de dénoncer ni plus ni moins les pratiques commerciales des marchands de Saint-Louis et de les comparer à celles des compagnies du Nord.

Trudeau est un homme libre. Il dit ce qu'il pense. Il ira même jusqu'à dénoncer les « absurdités et contradictions » véhiculées par des Jésuites et des Récollets. Même si sur la fin de sa vie, il a peut-être cédé à un penchant regrettable pour l'alcool, tout indique que pendant ses années de traite il est sobre et d'une conduite irréprochable. Il est même plutôt intolérant pour les écarts de conduite des siens et ne s'empêchera pas de les dénoncer à l'occasion.

L'intérêt actuel pour une meilleure connaissance des Amérindiens donne l'occasion de sortir de l'oubli la remarquable contribution de Jean-Baptiste Trudeau, un des nombreux Canadiens à avoir poursuivi ces « chevauchées de géants » qui faisait l'admiration de l'historien Lionel Groulx, malgré les inquiétudes qu'elles lui inspiraient.

Voilà plus de cinquante ans maintenant, l'historien-géographe, Fernand Grenier, avait dirigé la transcription de la version du manuscrit de Trudeau conservé aux Archives du Séminaire de Québec. Il n'a jamais cessé de s'y intéresser au point d'en entreprendre la comparaison avec les autres versions connues. Il ne restait qu'à rendre disponible ce remarquable travail. Voilà qui est fait. Chapeau à la persévérance de Fernand Grenier et à la précieuse collaboration de son épouse Nilma Saint-Gelais.

L'éditeur

Introduction générale

Historique de cette édition

Entre 1950 et 1953, alors que je préparais l'édition des *Papiers Contrecoeur*¹ et pouvais circuler presque librement dans les locaux occupés par les Archives du Séminaire de Québec, mon attention fut attirée par une boîte renfermant des liasses de manuscrits portant sur l'exploration et la description du Haut-Missouri entre 1794 et 1796. L'auteur en était un certain Jean-Baptiste Trudeau dont j'avais gardé souvenir depuis ma lecture, au cours de mes études au Petit Séminaire de Québec, de l'ouvrage du géographe Benoît Brouillette².

Mon collègue et ami Fernand Ouellet, alors employé des Archives de la Province de Québec, était en train de préparer l'inventaire de la *Saberdache* de Jacques Viger conservée dans ces mêmes Archives du Séminaire de Québec qu'il fréquentait régulièrement³. Comme l'édition des *Papiers Contrecoeur* était facilitée par la collaboration financière de la Pennsylvania Historical and Museum Commission, l'idée me vint qu'une édition des *Documents Trudeau*, préparée en collaboration avec Ouellet, pourrait également trouver appui auprès d'un organisme américain disposant de quelques moyens. C'est ainsi que l'abbé Honorius Provost, archiviste-adjoint du Séminaire, entreprit des démarches – qui n'eurent pas de suite sur le plan de l'édition – auprès de John

1. Fernand Grenier, *Papiers Contrecoeur et autres documents concernant le conflit anglo-français sur l'Ohio de 1745 à 1756*. Tome I des *Publications des Archives du Séminaire de Québec*, Québec, Presses universitaires Laval, 1952, 34-485 p.

2. Benoît Brouillette, *La pénétration du continent américain par les Canadiens français, 1763-1845*, Montréal, Granger, 1939, 242 p.

3. Fernand Ouellet, « Inventaire de la Saberdache de Jacques Viger », dans *Rapport de l'Archiviste de la province de Québec pour 1955-1956 et 1956-1957*, p. 33-176.

Francis McDermott et de la St. Louis Historical Documents Foundation. Sur les entrefaites paraissait, en 1952, l'important recueil de Abraham P. Nasatir qui reproduisait, en traduction, quelques-uns des textes alors connus de Jean-Baptiste Trudeau⁴. Le caractère beaucoup plus complet des manuscrits de Québec semblait donc confirmer l'intérêt du projet.

Les premières recherches en vue de la publication envisagée permirent de constater que seule la première partie du *Journal* de Trudeau avait jusqu'alors été publiée dans sa version originale française (version dite de Séville) et qu'un autre fragment (version dite de Washington) n'était connu qu'à travers une traduction⁵. Le manuscrit de Québec, non seulement comblait les lacunes déjà constatées par les éditeurs et traducteurs, mais il renfermait la relation de la dernière année de l'expédition, totalement ignorée jusque là. La publication du *Journal* paraissait donc toujours intéressante⁶.

Ma déception fut assez vive cependant lorsque je découvris que la *Description du haut Missouri*, œuvre originale de Jean-Baptiste Trudeau, avait été généreusement plagiée par François-Marie Perrin du Lac. La démonstration de ce plagiat fit l'objet, dès 1953, d'une communication publiée sous forme d'article dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française*⁷. J'avais au moins la consolation d'avoir pu identifier de façon indiscutable cet « ancien traiteur » que Perrin du Lac avait « pris à son service » et à qui il devait « en grande partie » les « détails » de ses propres écrits.

Les choses en restèrent là puisque je poursuivis ma carrière comme géographe tandis que Ouellet, spécialiste d'histoire économique et sociale, allait bientôt occuper des postes d'enseignement et de recherche à Ottawa, puis à Toronto, où il habite toujours.

Plusieurs fois, j'ai essayé d'intéresser certains de mes étudiants à l'édition des écrits de Trudeau et à en faire l'objet d'une thèse. Chaque

4. Nasatir, *Before Lewis and Clark...*, 1952. Voir la bibliographie.

5. Voir la bibliographie pour les détails concernant ces publications.

6. Entre 1950 et 1953, la transcription des *Papiers Contrecoeur* et des *Documents Trudeau* fut effectuée sous ma supervision par Mesdames Gignac, Couture et Huot dont je tiens à souligner le talent et la patience. Monsieur Jules Turcot participa également à nos séances presque quotidiennes de relecture et de révision.

7. Numéro de septembre 1953. Voir la bibliographie.

fois, la tâche parut trop exigeante. Et voici qu'en 1982, l'abbé Georges-Henri Drouin, mon ancien étudiant devenu archiviste du Séminaire de Québec, me demande la permission de mettre la photocopie de ma transcription du *Journal* et de la *Description* à la disposition de Madame Mildred Mott Wedel qui souhaitait en faire la traduction⁸. J'apprendrai en octobre 1991 que cette traduction a été faite pour le professeur Douglas R. Parks, de la Indiana University, anthropologue spécialisé dans les études amérindiennes qui, avec Nebraska University Press, envisageait la publication des documents Trudeau, en traduction anglaise à ce qu'il semble, d'après nos premiers échanges de lettres et courriels.

Dès le début de 1991, Denis Vaugois et moi informons le professeur Parks de notre intérêt pour une coédition, Nebraska-Septentrion. En 1993, le projet de coédition est repris par les Presses de l'Université Laval dont Denis Vaugois est devenu responsable. Rien n'aboutit. De retour au Septentrion il reprend le projet en 1999 et de nouveau en mars 2003⁹.

Dans le courant de 2004, Denis Vaugois m'assure qu'il est toujours intéressé à publier le *Journal* et la *Description* de Trudeau. Je me remets donc à la tâche, convaincu qu'une édition comparée des différentes versions peut seule mettre en valeur les précieux manuscrits conservés aux Archives du Séminaire de Québec et rendre justice à Jean-Baptiste Trudeau, leur auteur. Pour relever ce défi, il me faut cependant l'intelligence, la patience et l'habileté de mon épouse, Nilma Saint-Gelais, collaboratrice de tous les instants, à qui j'exprime ma profonde gratitude.

Après évaluation de l'ensemble du projet de publication, nous nous entendons finalement avec Septentrion pour que l'ouvrage contienne les deux œuvres, *Journal* et *Description*, réécrites en français moderne. Quant à l'édition comparée des versions originales en langue française, elle paraît sous la forme d'un cédérom annexé à ce livre.

8. J'ai déposé la photocopie de la transcription aux Archives du Séminaire de Québec au tout début de janvier 1983.

9. Le professeur Parks nous a communiqué, il y a plusieurs années, le texte d'une *Introduction* assez élaborée que son éditeur nous interdit cependant de reproduire. Tout indique que l'édition américaine finira par voir le jour, d'où la décision du Septentrion d'offrir une version française modernisée de même qu'un cédérom comparant les trois versions connues.

L'époque

Jusqu'au traité de Paris de 1763, l'Acadie, la Louisiane et la Nouvelle-France ont partagé une histoire coloniale, sinon commune, du moins parallèle. Avec la Proclamation royale de 1763, les Britanniques firent de l'immense partie de l'ancienne Louisiane française située à l'est du Mississippi un territoire « réservé » aux Indiens. Ce territoire, depuis longtemps connu des Français et des Canadiens qui y avaient établi des forts et des postes de traite devenus avec le temps des agglomérations d'importance stratégique et commerciale, était convoité par les colonies britanniques qui, déjà, progressaient vers l'ouest, au-delà des Appalaches. En 1782, la Grande-Bretagne dut le céder aux nouveaux États-Unis¹⁰.

Après l'Indépendance américaine, la Louisiane, espagnole depuis 1762, occupait l'ouest du Mississippi y compris La Nouvelle-Orléans qui en demeurait la capitale. Le vaste territoire formant le bassin du Missouri était encore à peu près inconnu, mais on le savait riche en fourrures et habité par des nations indiennes dont certaines avaient déjà établi des relations d'échanges avec les traiteurs anglais, ceux de la rivière Saint-Pierre, de la rivière des Moines et de la rivière Rouge en particulier. On savait également que le Missouri devait conduire aux Montagnes de Roches, comme on désignait alors les Rocheuses, et permettre d'atteindre l'océan Pacifique.

Le poste de Saint-Louis, fondé par Pierre Laclède en 1764 et fréquenté par des traiteurs français, canadiens et créoles, et ainsi nommé en l'honneur de Louis IX (saint Louis), devint rapidement la plaque tournante de l'activité en Haute-Louisiane qu'on désigna encore longtemps sous le nom de province des Illinois. Le lieutenant-gouverneur, qui y résidait en permanence, avait comme mission particulière de s'occuper des relations avec les Indiens du Haut-Missouri¹¹.

10. Voir Fernand Grenier, « Le rêve français en Amérique. Rêve ou réalité », dans *Le français au Québec, 400 ans d'histoire et de vie*, Conseil de la langue française, Fides et Publications du Québec, 2000, p. 45-53 et 459.

11. Les ouvrages récents de Denis Vaugeois et de Pierre Chaloult rendent bien compte de cette conjoncture de la seconde moitié du XVIII^e siècle où, en plus des rivalités européennes, le commerce des fourrures et les relations sur les Indiens occupent une large place dans l'histoire nord-américaine.

La Compagnie commerciale

Pour affronter la concurrence commerciale des Anglais et des Américains et, bien sûr, pour consolider leur autorité sur les territoires et les populations de la Haute-Louisiane, les Espagnols n'avaient guère le choix : il leur fallait établir des postes et développer la traite des fourrures dans tout le bassin du Missouri. Or, avant 1794, si l'on excepte l'éphémère association entre Gilbert-Antoine Maxent et Pierre Laclède, aucune véritable entreprise ne s'était encore consacrée à ce commerce qui demeurait inorganisé. La traite était l'affaire d'individus plus ou moins entreprenants, plus ou moins scrupuleux également. Les rencontres du printemps à Saint-Louis prenaient l'allure d'orgies, l'alcool y jouant un grand rôle¹².

Parmi les traiteurs qui, avec l'autorisation des Espagnols, sont partis en direction du Haut-Missouri et de ses affluents, on peut citer Joseph Garreau, en 1787, mais on ignore à peu près tout du détail de son voyage. Deux ans plus tard, Jean Meunier atteignait le village des Poncas à l'embouchure de la Niobrara¹³ et se fit peut-être accorder par Carondelet, gouverneur de la Louisiane, l'exclusivité du commerce avec cette nation pour une période de quatre ans commençant en 1794. En 1790, Jacques d'Église avait, pour sa part, reçu du lieutenant-gouverneur Perez l'autorisation de chasser sur le Haut-Missouri, à condition de se rendre chez des nations jusqu'alors non fréquentées par les marchands de Saint-Louis. Arrivé chez les Omahas, d'Église y rencontra Pierre Montardy, puis atteignit en 1792 les villages des Mandanes (ou Mandans comme l'éditeur a choisi de l'écrire) où il trouva Ménard, traiteur français qui y résidait depuis plusieurs années.

Dans sa correspondance et dans un mémoire de l'année 1793 adressé au comte de Aranda, le gouverneur Carondelet fait souvent allusion à la création d'un « corps de commerce » associant les marchands et les traiteurs de Saint-Louis¹⁴. Jacques Clamorgan, créole

12. Les textes publiés par Houck (1909) et par Nasatir (1952), souvent cités, couvrent l'ensemble de l'histoire du Missouri entre les années 1767 et 1805. Voir la bibliographie. Dans son *Journal*, Trudeau revient souvent sur la moralité douteuse de certains traiteurs « blancs » qui trafiquent l'alcool et introduisent la variole au sein des populations indiennes.

13. C'est à partir de ce village, en remontant, que les voyageurs du temps, Pierre-Antoine Tabeau en particulier, faisaient commencer le Haut-Missouri.

14. Ce mémoire de Carondelet est traduit dans Houck, 2 : 148-163.

antillais devenu commerçant de fourrures et marchand d'esclaves fut le mandataire de cette société.

Le gouverneur entendait favoriser des expéditions en vue d'entrer en contact avec les Indiens des hautes montagnes de l'Ouest, en vue également d'atteindre l'océan Pacifique et, même, de connaître l'importance des établissements russes pouvant se trouver sur la côte. Il traite souvent dans sa correspondance de la concurrence des Anglais du Canada et de celle des Américains et il insiste, enfin, sur le fait qu'il faut prévoir l'expansion américaine. En conséquence, on doit se préparer à la défense des postes et villages en plus de conclure des alliances avec les Indiens.

Le 5 mai 1794, Clamorgan¹⁵ convoquera une assemblée de la vingtaine des principaux marchands de Saint-Louis afin de leur soumettre les quarante-cinq articles de la constitution proposée d'une compagnie¹⁶ commerciale qui permettrait d'atteindre les objectifs déjà souhaités par l'administration espagnole. L'affaire comportait des risques puisqu'on devait établir contact avec des populations encore très mal connues et, sur le plan financier, compter sur des profits fort aléatoires. Aussi l'assemblée fut-elle ajournée à la semaine suivante.

Sept jours plus tard, le 12 mai, la constitution de la Compagnie commerciale pour la découverte des Nations du Haut-Missouri fut adoptée

15. Principal organisateur et directeur de la « Compagnie commerciale pour la découverte des Nations du Haut-Missouri » fondée à Saint-Louis le 12 mai 1794, Jacques Clamorgan, appelé quelquefois Santiago, était probablement originaire de La Guadeloupe. Arrivé à Saint-Louis entre 1780 et 1784, il s'occupa immédiatement de la traite des fourrures en s'associant notamment à Régis Loisel et à Pierre Lacoste. Il fut arrêté en 1789 pour s'être emparé par la force d'une esclave noire et de son enfant chez Daniel McElduff, à Kaskaskia ; il s'ensuivit un procès qui se déroula à Cahokia. En dépit de l'échec commercial tout relatif de l'expédition de Trudeau, embauché par Clamorgan, ce dernier fit de bonnes affaires en formant une coalition avec Andrew Todd et on rapporte qu'il possédait des options sur près d'un million d'arpents de terrains. Juge des Plaid communs à Saint-Louis en 1805, il voyagea, semble-t-il, au Mexique après 1808. Décédé probablement en novembre 1814, il laissait une assez nombreuse descendance d'enfants mulâtres. Voir Louis HOUCK, *The Spanish Regime in Missouri*, II:148-149 et John Francis McDERMOTT, *Old Cahokia*, St. Louis, 1949, p. 43.

16. Le terme *compagnie* doit se comprendre ici dans le sens d'« une association de personnes poursuivant des objectifs communs ».

Table des matières

Préface	7
Introduction générale	15
Règles suivies pour l'édition sur cédérom	32
Note sur l'édition en français moderne	34
Journal de voyage sur le haut Missouri (1794-1796)	35
Description abrégée du haut Missouri	143
PREMIÈRE PARTIE	143
Commencement	144
Le Missouri	148
À propos des Sauvages du Haut-Missouri	
Culte qu'ils rendent à la divinité	162
Mœurs	171
Habits, logement, complexion et tempérament	180
Amours et mariages	185
SECONDE PARTIE	192
Manière de faire la paix, d'aller en calumet et de le danser	192
Danses	197
La danse du calumet	197
La danse du soleil	202
La danse du bœuf	204
Manières inciviles et grossières	204
TROISIÈME PARTIE	
Guerre	206
Bibliographie annotée	223
Lexique	227
Index	237

COLLECTION



V pour voyage dans l'espace
ou dans le temps. V aussi pour Vaugois,
le directeur de la collection.



CET OUVRAGE EST COMPOSÉ EN ADOBE GARAMOND CORPS II,5
SELON UNE MAQUETTE RÉALISÉE PAR JOSÉE LALANCETTE
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER EN JUIN 2006
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MARQUIS
À CAP-SAINT-IGNACE, QUÉBEC
À LA GRANDE SATISFACTION DE DENIS VAUGOIS
ÉDITEUR À L'ENSEIGNE DU SEPTENTRION